

On entendait mugir la terre à des milliers de verstes à la ronde. C'était encore chaud à l'intérieur comme dans un œuf fraîchement pondu. C'était la grande terre. C'était la grande et belle terre avec des gouffres et des montagnes, des fosses et des bosses. Car elle était toute bosselée la ronde terre de tous les coups qu'elle encaïssa. Toutes sortes de lourdes billes s'étaient encastrées dans sa masse molle. Elle était absolument grande cette création qui n'arrêtait pas de créer, cette apothéose à l'œuvre.

À l'œuvre, à l'œuvre ! criait une confrérie de sculpteurs établie sur les rives du Dniepr.

À l'œuvre était le fleuve. En frottant son lit de pierre, il produisait un chant chuinté, une lumière blanche et verte et violette et noire et une électricité vive qui massait agréablement la rondeur, la ronde tête du globe irriguée par diverses artères, veines et veinules se rejoignant en de multiples anastomoses.

Parfois le sable se mettait à couler et l'argile à glisser lourdement sur les flancs de la grosse boule. Car elle était toute pentue la bonne mère terre, puis-

que de l'eau vivante y ruisselait vers les nappes salées, houleuses et tumultueuses agitées par les fluctuations de l'astre solaire, les souffles des flammes solaires et les mouvements giratoires de la sphère terraquée.

On entendait mugir la terre dans sa belle nage dans le vide, dans le fluide du vide, dans la grande béance noire.

On voyait, il suffisait d'y prendre garde, des multitudes de rongeurs pulluler dans le complexe appareil des murs des grandes cités. Aux champs, les racines des bouleaux et de tous les arbres étaient les palais du campagnol. Le rat taupier préférait l'air pur des bocages.

Pourrissement, usure, verdoisement, naissance, peuplement, pourrissement, effondrement.

Quelque chose grouillait et le tremblement d'une quantité incroyable de petits cœurs obstinés finit par déranger le Despote lui-même confortablement installé sur son ottomane. Il eut envie d'éteindre quelque chose, de faire taire les parasites. Alors qu'il se délectait du doux bruit du fleuve roulant les graviers de son lit, il fut irrité par les battements obstinés de milliards et de milliards de cœurs battants qu'il décida de faire taire. Il fit disparaître les poules d'une certaine contrée afin de diminuer légèrement le volume sonore de ce monde.

Pourrissement, usure, effondrement, déluge, naissance, peuplement, incendie.

Au commencement, tout dormait dans la poix, le monde était trop plein, trop dense, trop noir, compact comme de la graisse fossilisée. Il n'y avait pas d'odeur, ni puanteur ni parfum. La lumière était noire ou violette comme une fumée coulant sous d'énormes tas d'excréments, de détritiques et de marne lourde et gluante.

Il n'y avait aucun autre bruit qu'un puissant ronflement monocorde, exactement le son que ferait une varlope essayant d'aplanir une montagne de granit.

Au commencement, le monde était comme le tube digestif obstrué aux deux bouts d'un ogre gigantesque dormant d'un mauvais sommeil après avoir dévoré tous ses enfants, petits-enfants, parents et grands-parents. Cet ogre était le lointain ancêtre des principaux despotes et autocrates du monde.

Un premier pet mit le feu aux poudres, un vent tellement concentré qu'il était étincelle. Il libéra une infinité de particules nauséabondes qui s'entrechoquèrent pendant un nombre incalculable de millénaires avant de s'enflammer.

Au commencement était le gaz flambant.

Un premier rot défonça le cardia de l'ogre et délivra les eaux bilieuses qui jaillirent en tous sens sur les brandons enflammés, provoquant des déchaîne-

ments d'une vapeur puissante qui remplit et gonfla les alvéoles de l'univers jusqu'à les faire éclater. De cet éclatement naquit l'eau pleine de germes que le feu pulvérisait en vapeur qui se propageait partout dans le grand vide, créant d'immenses tourbillons. Ces divers mouvements rotatoires initièrent les girations des astres, les cyclones et même les spirales des coquilles d'escargot.

Du fluxus intempestif de l'ogre primordial naquirent de multiples progénitures dont l'ogre jouissait et abusait et s'empiffrait jusqu'au fluxus suivant. Il finit par étouffer dans son vomit et par se noyer dans sa foire. Un même sort était réservé aux despotes à venir.

Et l'univers s'apaisa. Un vent léger ridait les eaux dont la grande boule était couverte. Et cela émettait comme un son de harpe après tant d'éruclations et de borborygmes.

Les progénitures de l'ogre se multiplièrent, engendrant d'autres progénitures. Un peuple sortit de l'eau glauque et de la vase et il verdit sous la lumière de la boule de feu qu'aucun geysier n'avait pu éteindre.

Aux notes de la harpe, tous les peuples sortirent de la mer, en foules compactes. La mer était fertile, pleine de savoureux et bénéfiques métaux en suspension. D'étranges combinaisons trouvèrent de bien curieuses applications. La forêt sortit de la mer.

C'était quand le peuple des arbres n'était pas encore enraciné. À cette époque, les arbres poussaient non seulement vers le ciel mais comme ils voulaient, selon leur bon plaisir, leur fantaisie, se déplaçant comme des bancs de poissons ou des nuées d'oiseaux. Rien ne limitait leur vie. Être de bois et de feuilles signifiait être en contact intime avec le chaos, poreux aux éléments du monde, libre, aventureux.

À cette époque, être arbre signifiait être perpétuellement neuf et vieux, lisse et rugueux, sec et humide, capable d'immobilité et de vitesse. Le peuple des arbres ne craignait pas le feu, brûlant de belle mort et ressurgissant des cendres fertiles des grands incendies. L'explosion des pins géants arrêtait la marche des flammes comme on souffle des bougies.

Il y avait, dans un coin du monde, un pays très vaste composé, comme la plupart des pays, de plaines, de fleuves partageant les plaines, de rivières et de ruisseaux ruisselant selon la pente des plaines, coulant par multiples courants contournant les obstacles et les roches erratiques.

On entendait mugir la terre.

Ce pays était également constitué par endroits de petites montagnes abruptes et de monts arasés, érodés par l'eau et le vent, c'est-à-dire adoucis par le temps. Qu'est-ce que le temps ? Nous ne le savons

pas. Les lacs qui constituaient ce pays étaient à ce point nombreux que nul n'aurait pu les compter. Ce pays était aussi formé d'arbres vivants et d'arbres depuis longtemps fossilisés.

Nous allons nous astreindre au labeur qui consiste à vouloir embrasser le tout, à dire les choses, à décrire les objets, à nommer les espaces, les roches, les animaux, les eaux diverses, les végétaux, les minerais, les vents, les orages, les êtres humains, les castes, les groupes, les merveilles.

On entendait mugir la terre.

Il faut dire ici que les arbres de ce pays étaient les plus beaux du monde. Il était impossible pour un habitant de ce pays de citer à la légère par exemple le bouleau, tant chaque habitant de ce pays était tributaire de cet être généreux. Le peuple des sapins de ce pays, hauts et larges sapins robustes et flexibles, faisait bégayer de démesure précoce le marchand de bois hollandais, le négociant en grumes anglais, le grossiste en planches allemand et le fabricant de caisses à melons français.

On entendait mugir la terre.

Le pin devenait monumental plus on voyageait vers l'est de ces contrées. Les arbres avaient leur indépendance et leur intimité qu'on ne pouvait dévoiler sans perdre la face ou la vie.

Une femme, une vieille femme, reine consolante

vieille comme le monde, était parmi les branches, tante de toutes les femmes.

Toutes connaissaient la cornouille du cornouiller. Toutes en faisaient de la confiture sur les conseils de la vieille consolante dont la voix apaisait les épileptiques et les malades mentaux. Des confitures, des tartes et des entremets, avec de la farine, un peu de sel tiré des profondeurs de la terre et des œufs de poulette.

La tourterelle ne se posait que sur la branche d'obier au-dessus de l'étang. L'érable se propageait comme l'esturgeon pond et féconde. L'orme croisait aux alentours des villes. Le marronnier fleurissait à Kiev. Le désir naissait du mouvement.

Au commencement, l'homme n'avait pas de face, il était le tube digestif ambulante qu'il est resté, mais mangeant ses propres excréments, il n'avait ni début ni fin, ni but ni connaissance. Une mère, après une grossesse sans douleur, mit au monde un enfant qui sortit de son corps sans faire mal à sa mère, comme un plongeur souple et svelte. Elle gardait encore au fond de ses entrailles le plaisir de l'avoir porté. Elle se prit à admirer sa beauté et bientôt à le vénérer, chassant toutes les femelles qui s'en approchaient. C'était son faon. Elle fut fière de son œuvre. Elle se mira à la surface des eaux calmes et son fils se vit dans les bras de sa mère et il regarda sa mère et se

vit dans ses yeux comme sa mère se reconnut dans les siens. Or, il se fait qu'un chien dressé à tuer par un despote inflexible l'égorgea et le mangea, le bel enfant. La mère, devenue folle, prit de la boue, une fine argile rouge, et forma un adolescent, la verge dressée vers le soleil de midi.

La statuette fut séchée et cuite et pendant la cuisson, la mère chantait : tu es mon faon leste et pur, ta bite salue l'astre de nos jours, les pulsations de ton cœur irriguent les terres les plus arides, les astres éteints, gonflent les fleuves, provoquent les marées, guident les baleines, mûrissent le blé et le raisin, fermentent les fruits, bleuissent le ciel, tournent la terre, alimentent le feu du soleil, déposent des enfants dans les ventres féconds, tonnent, pleuvent, gèlent, illuminent.

Deux voyageurs cheminaient vers l'est, toujours vers l'est, une renarde et un héron. Comment est-ce possible, un héron avec une renarde ? C'est ce qui sera raconté.

On entendait mugir la terre à des milliers de kilomètres à la ronde. C'était encore chaud à l'intérieur, comme dans un œuf fraîchement pondu. C'était la grande terre. C'était la grande et belle terre avec des gouffres et des montagnes, des fosses et des bosses, car elle était toute bosselée la ronde terre de tous les coups qu'elle encaissa dans l'histoire de ses révolu-

tions. Toutes sortes de lourdes billes s'étaient encastrées dans sa masse, apportant à la grande sphère de l'eau précieuse et divers minerais.

Elle était absolument grande cette création qui n'arrêtait pas de se créer, cette apothéose à l'œuvre. À l'œuvre, à l'œuvre, à l'ouvrage ! criait une confrérie de sculpteurs établis sur les rives du fleuve.

À l'œuvre était le fleuve. En frottant son lit de pierre, de sable et d'huîtres perlières, il produisait une électricité roborative qui massait agréablement la ronde panse du globe irrigué par des réseaux d'anévrysmes, veines et veinules en multiples anastomoses. Parfois le sable se mettait à couler et l'argile à glisser lourdement sur les pentes. Car elle était toute pentue la bonne terre et de l'eau vive y ruisselait vers les nappes salées houleuses et tumultueuses agitées par les fluctuations de l'étoile solaire, les souffles de l'air et les mouvements giratoires de la boule terraquee.

On entendait donc mugir la terre dans sa belle nage à travers le vide, vers quelque trou sans fond, quelque vortex. On voyait, il suffisait d'y prendre garde, des multitudes de rongeurs pulluler dans le complexe appareil des montagnes et des murs des grandes cités. Aux champs, les racines des bouleaux et de tous les arbres étaient les palais des campagnols. Le rat taupier préférait l'air pur des bocages.

Quelque chose grouillait et le tremblement d'une quantité invraisemblable de petits cœurs obstinés finit par déranger le dieu lui-même confortablement installé sur son ottomane. Il eut envie d'éteindre quelque chose. Il faut que l'on précise ici que l'être divin qui aux festins préside et dissout les assemblées des vivants entretenait un rapport étroit avec certains pays égarés sur le globe. Alors qu'il se délectait du doux bruit du fleuve roulant sur les graviers de son lit, il fut irrité par les battements obstinés de milliards et de milliards de cœurs battants qu'il eut grande envie de faire taire.

Le grand canard, fidèle laquais du dieu, proposa un subtil subterfuge : faire disparaître les poules d'une certaine contrée, afin de légèrement diminuer le volume sonore de ce monde où tous êtres vivent. Le dieu vautré sur son divan accepta à la seule condition qu'on fit taire aussi les batraciens, ceux des marais et ceux des haies. Cela fut accompli, entraînant diverses conséquences plus ou moins graves, plus ou moins incongrues. D'étranges combinaisons trouvèrent de bien curieuses applications. Les êtres humains s'interrogèrent compulsivement, maladivement, nerveusement et ne parlèrent plus qu'en chuchotant. Les éclats de voix furent proscrits. Les démonstrations de colère furent muettes et gesticulantes. Certaines commères devaient se mordre la

langue. On enferma les enfants dans des placards insonorisés afin qu'ils puissent s'égosiller à leur guise et ils furent tout bonnement escamotés. On ne laissait plus hurler les nourrissons et on veillait à ce qu'ils fussent rassasiés en tout. On se rabattit sur les œufs des oies, des canes et des cailles qui devinrent bientôt introuvables. L'être humain se préparait à pallier ce manque, quand survinrent deux voyageurs, un drôle de couple de deux drôles de bêtes.

Les deux protagonistes de ce qui va suivre n'avaient que faire des apparences. L'un était héron et l'autre renarde, bien que d'aspect humain. Ne me demandez pas pourquoi.

Dans cette histoire, le temps s'étirait en un mouvement perpétuel. La plaine était formée de croupes et de poljés veinés de ruisseaux et séparés par des fleuves. Tous les bouleaux se ressemblaient mais n'étaient pas semblables. Pour les sapins, c'était pareil ; il suffisait de bien observer. Et les rivières ne transportaient pas les mêmes alluvions, hébergeant toutefois des animaux de mêmes espèces. Nous voulons parler par exemple, tout en passant, de l'esturgeon, ce roi des eaux dont l'échine était couronnée et les œufs infiniment vénérés. Ainsi, tout en lisant ou, pour plus de précision, tout en écoutant l'histoire plus ou moins chuchotée, il ne faut jamais oublier qu'elle fut le résultat indirect de l'acte d'un dieu se

reposant sur son élégante ottomane en écoutant couler le Dniepr, le Dniestr ou la Volga et du conseil du grand canard, son valet. Pas plus qu'il ne faut oublier que les contrées où coulaient ces fleuves étaient par excellence le pays des poules aux œufs d'or. Chaque buisson de ces contrées cachait un trésor et le diamant y sourdait de la tourbe.

Sous un ciel bleu d'été où quelques nuages blancs s'étiraient, la renarde et le héron s'en allaient en voyage, en voyage dans le pays des poules aux œufs d'or. Dans cette vaste contrée, tout croissait en abondance. Les arbres portaient de nombreux fruits, sur la terre poussait l'herbe fleurie, la luzerne et le trèfle sauvage. Dans les étangs nageaient les carpes, les anguilles, les brochets et les tanches. Dans les rivières et les fleuves, les silures exploraient les fosses et les herbiers. Les esturgeons descendaient vers la mer, les femelles après avoir pondu leurs kilos d'œufs sombres et les mâles, après avoir déposé leur laitance dans les nids de graviers. Dans les forêts se reproduisaient les loups et les ours, les cerfs et les élans. Les canards conduisaient les canards. Les oies menaient les oies. Les vaches vivaient en troupeaux, de même que les chevaux. L'être humain se cachait dans l'immensité des plaines.

La renarde et le héron s'en allaient par les steppes et les bois. Pendant que la renarde semblait chercher